

de la ville moderne. Le halètement inégal du vers libre, que Verhæren a adopté depuis les *Flambeaux noirs*, donne bien la sensation de l'ahan intermittent d'une machine qui s'ébranle, d'un train qui prend son élan; et la vibrante sonorité des rimes, rebelles à toutes les règles, évoque les gongs de beffroi ameutant les foules. Dans l'attente du miracle dont il prévoit l'accomplissement, toute la fougue de son tempérament naturellement porté à la pléthore et à l'outrance s'exaspère. Des images furibondes bondissent dans son esprit. Son style se crispe en contorsions forcenées. C'est bien le paroxysme — pour reprendre un mot qui a été tant de fois appliqué à l'inspiration de Verhæren — qui est la forme accoutumée de son imagination. Qu'importent alors les bavures, les taches et les déchets! Qu'importent les néologismes barbares dont se hérissent sa langue abrupte et rocailleuse, les incohérences et les obscurités dont elle s'enchevêtre! Une certaine confusion convient d'ailleurs à la description de ce monde grouillant et chaotique, où les semailles de l'avenir poudroient parmi les plâtras du passé.

C'est ainsi que le poète, que nous nous représentions, à l'époque des *Soirs*, penché en une attitude romantique vers les crépuscules sanglants d'un monde qui s'évanouit, se détache à présent, ombre géante, sur les clartés rouges qui s'allument à l'horizon de la Cité du travail. Il est au pied d'une de ces gigantesques fournaies où les métaux se tordent avec les mugissements d'un